

Campagne de 1799, en Suisse et en Allemagne : d'après l'archiduc Charles, les généraux Masséna, Jomini, etc. [suite]

Autor(en): **M.N.N.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **1 (1856)**

Heft 4

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-328101>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

nière portait les couleurs des cantons qui permettaient l'enrôlement et nommaient les capitaines des différentes compagnies, qui dépendaient souvent beaucoup plus de ceux-ci que de leurs colonels. Les régiments se composaient de 3,000 hommes et même de 8,000, qui étaient divisés en bandes ou en compagnies uniformes de trois à 500 hommes. Chacune de ces compagnies avait un nombre égal d'arbalétriers et d'arquebusiers, de piquiers et de hallebardiers, sous des officiers particuliers; dans la règle, on comptait sur 100 hommes 50 piquiers, 30 hallebardiers, 10 arquebusiers et 10 arbalétriers; ces derniers ne tardèrent pas à disparaître complètement, lorsque l'usage des armes à feu fut devenu plus général. Chaque compagnie avait un capitaine, un lieutenant, un porte-enseigne et un premier quartier-maître, puis un caporal par 50 hommes; la musique se composait de trois tambours et d'un fifre. Il n'y avait pas d'habillement uniforme; seulement tous les Suisses portèrent, jusqu'au règne de Louis XIV, des croix de toile blanche cousues sur le dos et sur les manches. Les officiers se distinguaient par des écharpes, des gants et des plastrons.

Outre ces régiments capitulés, il y avait en France, depuis Louis XI, une garde du corps de 100 Suisses, qui se maintint jusqu'en 1830; ce corps avait des privilèges particuliers et le même rang que les gardes du corps du roi; les officiers étaient officiers d'état-major, les sous-officiers et les caporaux avaient le grade d'officier dans la ligne; la place de colonel de cette garde, sans être une charge de la couronne, était très recherchée et remise le plus souvent à des comtes français; les comtes de la Mack l'occupèrent pendant 150 ans.

Henri II eut de 1549 à 1559 successivement 81,000 Suisses à sa solde, lesquels n'eurent toutefois que peu d'occasion de se distinguer; après chaque campagne les enrôlés étaient ordinairement licenciés, pour revenir l'année suivante sous les drapeaux avec de nouveaux soldats qui se présentaient constamment en grand nombre.

A cette époque, d'autres Etats, tels que Venise, la Savoie, l'Espagne, etc., commencèrent aussi à former des régiments suisses; mais nous examinerons d'abord ce qui est relatif au service de France, vu qu'il est le plus important de tous les services étrangers.

(A suivre.)

(Schweizerische Militär Zeitung.)

CAMPAGNE DE 1799, EN SUISSE ET EN ALLEMAGNE,

D'APRÈS L'ARCHIDUC CHARLES, LES GÉNÉRAUX MASSÉNA, JOMINI, ETC.

(Suite.)

Revenons à Lecourbe. — Les coureurs de Loudon, arrivés à Zernetz le 11, chassèrent l'avant-garde française de Ponte. Loudon se porta

dans la nuit sur Zutz, Madulein et Ponte, et parut, le 12 au matin, au pied de l'Albula. Lecourbe y avait pris une position de combat avec la 36^e et un bataillon de la 38^e; il fit marcher un détachement par la vallée de Davos pour tourner le poste que les Autrichiens avaient placé au pas du Scaletta, puis il se tint sur la défensive. — Loudon, enhardi par la circonspection de son adversaire, l'attaqua vivement, le combat durait depuis sept heures quand, tout à coup, une fusillade sur la gauche des républicains annonça que la manœuvre tournante était exécutée. A ce signal, Lecourbe forme ses troupes en colonne serrée et, chargeant les Autrichiens à la baïonnette, les culbuta dans la vallée de l'Inn. Loudon, rompu, gagna péniblement Zernetz avec la moitié de son monde, et marcha ensuite toute la nuit pour atteindre Schulz, après avoir fait occuper le col de Tschirfs et les montagnes de Eorno qui dominant la communication de Ste-Marie. A son arrivée à Schulz, il appela des renforts de Glurns et de Tauffers.

La perte des Autrichiens fut énorme; prévenus au débouché de Ponte, plus de 2,000 hommes, dont 45 officiers, mirent bas les armes; mais la plus importante capture de la journée fut celle du magasin de Tarasp, qui renfermait une trentaine de caisses de cartouches, plusieurs centaines de sacs d'avoine et bon nombre de tonneaux de farine. — Loudon continua sa retraite et arriva, dans la nuit du 13 au 14, à Martinsbruck.

Lecourbe, pressé par Masséna d'accélérer son mouvement, et persuadé que Dessolles était en pleine marche sur Glurns, se porta le 13 à Schulz et en partit le 14 avec les trois bataillons de sa brigade de gauche, pour attaquer Martinsbruck et Finstermuntz, laissant un bataillon de la 44^e à Zernetz, à la garde des débouchés des vallées de Livigno et de Munster. La brigade Mainoni eut ordre de s'échelonner entre Schulz et Livigno, et de pousser des éclaireurs dans le Scarthal, débouché de Munster.

Loudon avait eu le temps d'appeler tous les chasseurs du pays environnant au soutien de trois bataillons, qu'il posta, avec trois pièces de montagne, sur les hauteurs en avant de Martinsbruck; il couvrit son front par le ravin profond du Ramoschbach, qui se précipite dans l'Inn.

Lecourbe rencontra l'ennemi en avant du pont de Rennes. A son approche, les Autrichiens mirent le feu au pont, mais les grenadiers et les éclaireurs, suivis de deux compagnies, le passèrent à travers les flammes; le pont s'écroula avec fracas derrière eux. Ces troupes payèrent d'audace et Lecourbe, aidé des habitants du pays, pris de réquisition, s'ouvrit un nouveau chemin à travers les ravins; un bataillon franchit la montagne qui conduit de Rennes à Schleims, d'où il chassa l'ennemi; Lecourbe marcha, avec deux bataillons, droit sur

Martinsbruck, qu'il s'obstina à attaquer de front, négligeant ainsi la méthode plus lente, mais plus sûre, d'envoyer des détachements sur les flancs de son adversaire par les sentiers des montagnes. Son attaque de front fut repoussée, et, après avoir bataillé inutilement toute la journée du 14, il se décida à attendre sa deuxième brigade; il fit prendre position un peu en arrière à ses soldats exténués de fatigue et de faim. Il se retira lui-même sur Rennes, où il alla coucher avec trois compagnies de grenadiers qui avaient souffert dans les combats de la journée. Ces compagnies reçurent l'ordre de partir avant le jour pour Schulz et d'y relever le 2^e bataillon de la 38^e, qui se portait en avant.

Lecourbe se préparait à renouveler son attaque sur Martinsbruck. Mais Loudon, qui avait rassemblé dans le Munsterthal 7,000 hommes de la levée en masse du pays et trois compagnies de ligne, résolut de faire avancer celles-ci sur Zernetz, par les Fours inférieurs, pendant que trois autres compagnies marcheraient sur Schulz par le col de Schärl; les troupes qui tenaient Martinsbruck eurent ordre de favoriser cette double opération par une attaque vigoureuse et de front du côté de Rennes.

Le 15 mars, à 2 heures du matin, les Autrichiens débouchèrent sur Zernetz et s'emparèrent d'abord du village. Le bataillon de la 44^e surpris d'abord par cette cohue d'hommes armés, se rallia bien vite, chassa les milices hors du village et les poussa au-delà du col de Tschirfs en leur prenant 300 hommes. — La deuxième colonne parvint, en passant à travers des rochers presque inaccessibles, devant Schulz. — Par une négligence impardonnable, non-seulement Mainoni n'avait pas de postes dans le Scharthal, contrairement aux instructions de Lecourbe, mais encore il avait négligé de mettre une garde au pont de Schulz; il en résulta que les Autrichiens, descendant des montagnes, ne furent point aperçus et qu'ils prirent l'imprudent général avec une cinquantaine de grenadiers. Le reste se sauva sur Rennes.

Dans cet instant, Lecourbe sortit de Rennes pour se rendre à Schulz; il venait d'apprendre que ses avant-postes étaient attaqués du côté de Martinsbruck et avait ordonné au second bataillon de la 38^e de s'y porter en toute hâte. La vue des fuyards de Schulz lui révéla le danger qui le menaçait. Il partit au galop, fit faire une contre-marche au bataillon de la 38^e et le ramena au pas de course sur Schulz. Loudon avait déjà regagné le col de Schärl avec sa capture, mais tout le reste de son détachement, environ 300 hommes, fut fait prisonnier.

Quant à l'attaque sur Rennes, elle se fit mollement, avec deux bataillons seulement; elle fut facilement repoussée par la 36^e demi-brigade.

Le mouvement de Loudon sur le flanc de la division française eût gravement compromis celle-ci, si on y eût employé des forces suffisantes. Loudon aurait pu, sans inconvénient, retirer deux bataillons de Ste-Marie pour appuyer l'attaque centrale sur Zernetz et en pousser quatre sur Rennes, en un mot, jeter toute sa troupe sur Lecourbe, sauf à opérer une manœuvre pareille contre Dessolles après s'être débarrassé de Lecourbe. — Il faut le reconnaître aussi, la pointe de Lecourbe sur Martinsbruck le plaçait dans une position aventureuse, car les Autrichiens étaient maîtres du Montaffun, sur sa gauche, et des passages qui, de Bormio et de Munster, conduisent à Schulz et à Zernetz; Lecourbe pouvait être entièrement enveloppé. Il est vrai qu'il comptait sur la coopération de Dessolles; mais, comme nous le verrons bientôt, diverses circonstances retardèrent la marche de celui-ci, en sorte que Lecourbe fut quelques jours sans aucune protection sur son flanc droit.

Le 17, Lecourbe recommença son mouvement contre Martinsbruck; il détacha un bataillon de la 38^e par les sentiers du Spissberg pour gagner les derrières de la position pendant qu'il attaquerait de front. Mais le général Alcaini, commandant à Martinsbruck, avait reçu des renforts et placé dans la montagne une réserve grossie de toutes les milices du pays. Il attendit que le bataillon fût assez engagé pour ne pouvoir plus être secouru et l'enveloppa. Les Français firent face de tous les côtés et brûlèrent jusqu'à leur dernière cartouche avant de se rendre. — L'attaque de front ne réussit pas davantage.

Cet événement réduisit à 4,000 hommes les forces de Lecourbe, et encore fallait-il en déduire les détachements nécessaires à l'escorte des vivres et des prisonniers, tandis que les Autrichiens lui opposaient un corps de 6,000 hommes qui grossissait tous les jours et qui était soutenu par les milices grisonnes et une masse considérable de chasseurs tyroliens. Les Français avaient beaucoup souffert dans les combats précédents; ils manquaient de vivres et avaient supporté des fatigues extraordinaires. — Lecourbe se décida à suspendre ses opérations jusqu'à ce que Dessolles fût arrivé à la même hauteur que lui.

MARCHE DE DESSOLLES.

Le 9 mars, Lecourbe avait expédié à Dessolles l'ordre de se porter en quatre marches sur Ste-Marie par Tirano et Bormio. Mais l'ordre ne parvint que le 11, et ce ne fut que le 13 que Dessolles put se mettre en marche, à raison de la dissémination de ses troupes, du manque d'approvisionnements et de moyens de transport. Sa marche d'ailleurs, éprouva de nombreux obstacles. Après avoir vainement et vigoureusement attaqué l'ennemi à Bormio, le 16, il parvint le 17, après un combat sanglant, à s'ouvrir un passage vers la vallée de l'Adige, au moment

même où Lecourbe renouvelait son attaque contre Martinsbruck. Il s'empara du poste des bains de Premaglio. — Loudon se retira sur Ste-Marie, puis sur Tauffers. Les Français le suivirent et placèrent leur avant-garde, le 18, à Munster, en face de Tauffers.

Ainsi, le 18 mars, les Français avaient achevé la conquête des Grisons et étaient parvenus aux deux principales entrées du Tyrol, puisqu'ils se trouvaient devant Martinsbruck et devant Tauffers.

Les émigrés grisons rentrèrent en foule dans leur patrie à la suite des Français et offrirent leurs services. Mais il devenait urgent de pacifier le pays. Aussi, le 18, Masséna installa une municipalité provisoire de sept membres, ayant pour président Larcher, homme connu par sa modération et ses lumières; le 21 il installa une administration de 11 membres et d'un secrétaire, qui présenta une liste de citoyens propres à devenir membres des municipalités cantonales et renouvela les autorités chargées désormais d'agir sous l'impulsion du général en chef.

Le premier vœu qui fut émis fut celui de la réunion à la république helvétique; le peuple consulté se prononça pour l'affirmative.

POSITION ACTUELLE DE MASSÉNA ET NÉCESSITÉ POUR LUI DE S'EMPARER
DE FELDKIRCH.

Après le passage du Rhin et l'envahissement des Grisons, Masséna dirigeait une offensive sur trois lignes divergentes : l'une dans la vallée du Rhin, sur Feldkirch; la deuxième dans l'Engadine et la troisième dans les sources de l'Adige.

A mesure que les divisions s'avançaient dans chacune de ces directions elles s'isolaient de plus en plus. Feldkirch était encore au pouvoir des Autrichiens, et Masséna n'osait quitter la vallée du Rhin sans compromettre son aile droite et sans s'opposer lui-même à être séparé de l'armée du Danube dont il devait couvrir le flanc droit. D'ailleurs, dans cette position, il ne pouvait entreprendre aucun mouvement prompt et déterminé; les obstacles inévitables qu'éprouvait le service des vivres et le transport des subsistances à travers les montagnes et par les longs défilés des vallées de l'Engadine, de l'Adda et de l'Adige, lui interdisaient tout mouvement de cette catégorie. Toute opération pareille dans le Tyrol ne pourra réussir qu'autant que des succès auront préalablement été obtenus soit dans les plaines de l'Italie, soit dans celles de l'Allemagne; c'est toujours dans ces plaines que l'issue de la campagne se déterminera, quels que soient d'ailleurs les succès obtenus dans le Tyrol.

Aussi longtemps que Masséna ne parvenait pas à se rendre maître de toute la vallée du Rhin et des débouchés de Bregenz, pour ensuite

pénétrer dans le Tyrol par l'Arlberg, ou pour côtoyer le pied des montagnes en Souabe et en Bavière, les colonnes de son aile droite restaient abandonnées à leur sort, et les plus grands dangers les menaçaient si les Autrichiens réussissaient à se faire jour de Feldkirch sur Coire.

Masséna avait fort bien senti le danger de sa position; aussi voulut-il reconnaître lui-même Feldkirch. Hotzé avait tellement renforcé cette position que Masséna jugea impossible de l'emporter avec les moyens limités dont il disposait. En conséquence il prescrivit à Xaintrailles, qui commandait son aile gauche, de tenir l'œil ouvert sur tous les mouvements de l'ennemi vers le Rhin et le lac de Constance; il prescrivit à Ménard d'établir des batteries sur tous les points favorables entre Werdenberg et Rheineck; il confia la garde de ces points à deux bataillons de garnison et engagea Ménard à se tenir à Balzers ou Wadutz, pour surveiller le Luciensteig, où il fit exécuter de grands travaux. Puis, apprenant la position de Lecourbe, il détacha à son secours les généraux Desmonts et Loison avec cinq compagnies de grenadiers et un bataillon de la 76^e. Il avait fait des efforts prodigieux pour lui procurer des subsistances, et des convois se dirigeaient de plusieurs points sur la vallée de l'Inn. Supposant enfin Dessolles arrivé, il ordonna à ces deux généraux de s'emparer sans retard de Glurns et de Finstermunz, et lui-même se prépara à attaquer Feldkirch, suivant les ordres qu'il en avait reçus de Jourdan.

(La suite au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE.

Il a paru l'année dernière, à la librairie Schweighauser à Bâle, deux ouvrages de M. W. Rüstow, offrant un grand intérêt aux officiers suisses qui lisent l'allemand. Le premier (fort volume grand in-8° de 600 pages) traite de l'*organisation des armées (Untersuchungen über die Organisation der Heere)*. C'est un travail de longue haleine, de recherches vastes et laborieuses, dans lequel se déroule tout l'historique des institutions militaires depuis leur origine jusqu'à nos jours, ainsi que le mécanisme des armées actuelles. On y voit entr'autres, avec plaisir, convenablement rappelé le rôle que jouèrent les Suisses au 15^{me} et 16^{me} siècle, alors qu'ils remirent en honneur et créèrent pour ainsi dire l'infanterie moderne. Le livre entier contient 10 chapitres dont voici en résumé le contenu :

CHAP. I. — De la création des troupes et des formes de l'organisation militaire.

CHAP. II. — De la répartition des combattants d'après le mode du service.

CHAP. III. — Examen spécial de l'organisation. De la division de l'armée en général et de la division d'après les diverses armes en particulier.

CHAP. IV. — De la division tactique et administrative des diverses armes.